

avec lui au Canada, le meilleur et le plus intime, Charles de Mirecourt, dans la famille duquel il avait été reçu comme l'enfant de la maison.

Charles était un auteur plein de verve et de finesse, ayant lui aussi pour tout ce qui est grand, noble et beau, l'enthousiasme d'un artiste. Il s'était tout à coup décidé à traverser les océans pour venir admirer le pays, aux immenses forêts, aux plaines fertiles, aux fleuves géants, aux torrents tumultueux, chanté par Chateaubriand. Ce voyage à deux avait donc été entrepris sous les plus rians auspices.

Au moment où nous faisons connaissance avec les deux jeunes gens sur le pont du navire. Charles faisait cette remarque à Maurice :

—Ne trouvez-vous pas qu'il fait froid ici, mon ami.

—Mais non. Vous autres, gens du midi, vous êtes tellement habitués au doux climat de votre Provence que vous frissonnez au moindre vent. Tenez, mettez mon pardessus, je l'ai monté ici sans nécessité, mais s'il vous est de quelque utilité, je m'en félicite.

De Mirecourt endossa le paletot de son ami.

—A la bonne heure, fit celui-ci, nous pourrions demeurer plus longtemps au dehors malgré la brume ; l'intérieur du navire m'est devenu insupportable depuis quelques jours, il me semble que nous n'arriverons jamais lorsque je suis enfermé dans ces vilaines cabines où l'air est suffoquant.

—Je conçois votre impatience, Maurice, on n'est pas amoureux en vain et la terre promise se dérobe trop longtemps à vos regards.

—Je brûle du désir d'y poser de nouveau les pieds.

Et d'une voix harmonieuse Duvernoy entonna ce couplet :

O Canada, pays de ma naissance,
Que ton séjour a de charmes pour moi !
Dans mon esprit, quoiqu'ailleurs on en pense,
Pour le bonheur nul n'est égal à toi.

Avant tout ma patrie,
Est ma thèse chérie ;

Oui, le pays qui vit mon premier jour,
Eut aussi droit à mon premier amour. *

—Charmant, Maurice, vous mettez toute votre âme en chantant ces vers,

voire fiancée, là-bas, serait heureuse de vous les entendre dire ainsi.

Le regard du jeune artiste s'illumina d'un éclair de joie.

—Bientôt, dit-il, elle les chantera avec moi.

—Combien de jours nous séparent-ils encore du continent américain ?

—Deux ou trois.

—Un siècle encore, n'est-ce pas ?

Et Charles sourit.

—Alors les côtes ne sont pas éloignées ?

—Non, nous devrions même voir Terre-Neuve, mais la brume augmente tellement que bientôt nous ne verrons plus à dix pas de nous.

Les deux amis gardèrent quelques instants le silence. Soudain la mer devint houleuse, le vent sauta brusquement de l'Est à l'Ouest, les vagues se succédèrent avec une rapidité surprenante. Le capitaine, inquiet, fit fermer les ouvertures, commandant à ses hommes de se tenir prêts à tout. De minute en minute, la brume devint plus opaque. Tout à coup le hurlement de la sirène déchire l'air ; les passagers frémissent, Charles et Maurice se rapprochent. Le vent redouble de violence, la course du navire semble devenir vertigineuse. Horreur ! Quel est ce mugissement qui répond à celui de la sirène ? C'est l'appel désespéré d'un autre navire. Le capitaine s'élança à la barre. Trop tard. Un choc terrible s'est produit ; à travers le brouillard toujours plus intense une masse énorme s'est précipitée sur le vaisseau qui fait eau de toute part.

—Aux chaloupes, s'écrie le commandant.

Un pêle-mêle indescriptible règne à bord, chacun se précipite, affolé, vers les embarcations. Charles et Maurice ont transporté deux femmes et trois enfants dans une chaloupe où sont déjà entassés plusieurs passagers et quelques matelots. On coupe les amarres ; les marins font force de rames. Pendant quelques minutes l'embarcation se soutient sur les flots, mais une vague plus forte la frappe de côté et la renverse sur le flanc. Tous sont précipités à la mer. Maurice entend la voix de son ami qui l'appelle ; malgré la brume qui l'enveloppe il cherche à nager vers lui, mais une épave du navire qu'il ne peut aperce-

voir le frappe à la tête, il perd tout sentiment.

Sur les côtes de Terre-Neuve, quelques jours plus tard, une foule inquiète regardait, consternée, la vague écumeuse amenant sur la plage, d'instant en instant, une nouvelle victime d'un naufrage. Il y en avait de tout sexe et de tout âge ; quelquefois, deux par deux, ils arrivaient à terre, l'étreinte de la dernière heure les unissant encore dans la mort. Beaucoup étaient méconnaissables ; peu purent être identifiés, si ce n'est ceux dont les habits renfermaient quelques renseignements. Parmi ces derniers se trouvait Maurice Duvernoy. On retrouva dans les poches de son pardessus plusieurs lettres et une petite miniature représentant une figure admirable de jeune fille, au bas de laquelle étaient gravés ces mots : Alice, ma fiancée.

On écrivit à la famille ; le père éploré vint chercher les restes de son fils, afin qu'il put dormir sous le sol natal où bientôt lui aussi reposerait à ses côtés.

Et qu'était devenu le véritable Maurice ? Flottant sur une poutre immense, il avait été recueilli à bord d'un navire américain, faisant voile vers New-York. Mais lorsqu'il revint à lui, le pauvre jeune homme ne put donner aucun renseignement, car il avait entièrement perdu la mémoire et l'usage de la parole. On le fit transporter dans une maison de santé où, heureusement pour lui, se trouvait un véritable médecin. Non pas, un de ces médecins à grand étalage qui, après avoir très peu étudié, vont passer cinq ou six mois en Europe et nous reviennent enflés de prétentions. Ayant connu les boulevards, s'étant joliment amusés à Paris, ils nous arrivent infailibles au Canada, épatant, par une infinité de mots techniques dont ils enrichissent leurs discours, les naïfs qui écoutent. Non, le médecin de Maurice était un véritable médecin, ayant une âme, un cœur, une conscience de médecin. Le docteur Lenoir soignait ses patients, non pour prolonger leur maladie, mais pour les guérir le plus tôt possible. Chercheur infatigable, concevant par instinct ce que la science n'avait pas encore révélé, il avait opéré des cures

* Michel Bibaud.